

SAINTE-LIVRADE (47)

Le Cafï entre dans l'Histoire

On l'appelait le Petit Vietnam. Le Centre d'accueil des Français d'Indochine (Cafi), situé à Sainte-Livrade, en Lot-et-Garonne, va bientôt disparaître sous l'assaut des pelles mécaniques. Des logements HLM de type T2 ou T3 vont remplacer les baraquements pour abriter les derniers survivants d'une histoire qui s'échoua, pour plus d'un millier d'entre eux, sur les bords du Lot

C'était en 1956. Après les accords de Genève sur le Vietnam (signés en juillet 1954), une grande partie des ressortissants français d'Indochine rentrèrent en France. L'Etat, qui ne savait comment les accueillir, réquisitionna alors d'anciens camps militaires pour en faire des centres d'accueil. Sainte-Livrade-sur-Lot fut l'une de ces destinations. Echouèrent là des centaines de familles de toutes conditions sociales, arrachées à leur pays avec un même désarroi au cœur.

Ce camp abrita même une princesse, épouse du dernier empereur d'Annam, qui passa ainsi de l'or des palais impériaux à un deux-pièces bétonné, à peine salubre, dans des conditions de vie difficilement supportables. Son fils, Emile Lejeune, se souvient : *"Nous étions administrés par des fonctionnaires issus des colonies, formés à des tâches qui relevaient plus de l'enfermement administratif que de l'humanitaire : lieux clôturés, circulation soumise à autorisation, couvre-feu, cérémonies au drapeau..."*

En 1959, l'arrêté Morlot codifiait cette discipline en même temps qu'il instituait la précarité du droit au logement, "droit provisoire, précaire et révocable".

Mais le provisoire s'éternisa. Une vie communautaire inspirée des traditions vietnamiennes s'installa. Une pagode fut édifïée au centre du camp. On se retrouvait chez les uns ou chez les autres pour célébrer le culte des ancêtres ou faire parler les esprits. On cultivait la terre à la mode de là-bas pour acclimater les plantes, retrouver des saveurs familières. Une épicerie servit de lien à toute cette population qui avait su recréer ici un petit coin d'Asie. Les enfants grandirent dans cette précarité, cet isolement, et dans le respect de la fatalité héritée de leurs parents et de Confucius. Pas de révolte dans ce centre, comme ce fut le cas avec les harkis au camp de Bias, à quelques kilomètres de là.

Craintes et rancœurs

Au fil des années, cependant, le camp se dépeupla avec le vieillissement de la population et les jeunes qui allaient faire leur vie ailleurs. Aujourd'hui ne restent plus dans les vétustes baraquements que 200 personnes, dont une quinzaine de "mamies" issues de la première génération. **L'Etat desserra peu à peu son emprise et, en 1981, abandonna toute tutelle sur le Cafï en revendant les terrains et les bâtiments à la commune de Sainte-Livrade.**

En novembre 2004, suite aux rumeurs d'un projet de rénovation, craignant un nouveau déracinement, les 200 personnes issues du Cafï manifestaient devant la mairie de Sainte-Livrade. Elles refusaient de voir disparaître, au profit d'une opération urbaine, ce camp qui représente leur vrai patrimoine, le symbole et comme le fondement de leur identité, le lieu de leur enracinement en France.

Alors, le projet de rénovation conçu par la municipalité,



Aujourd'hui, ne restent plus dans les vétustes baraquements que 200 personnes, dont une quinzaine de "mamies" issues de la première génération

avec pour maître d'œuvre l'organisme HLM Ciliopée, a mis du temps à s'élaborer. La pose de la première pierre a eu lieu en juin dernier. Aujourd'hui, la première tranche des travaux (soit 32 logements) est bien avancée. Au total, 120 baraquements seront rénovés en T2 ou T3 avec l'aide de l'Etat, de la Région et du Département, pour un coût de 20 millions d'euros. La pagode restera intacte, l'épicerie aussi, et un lieu de mémoire, dont on ne sait encore la forme qu'il prendra, perpétuera le souvenir de ce camp. Toutes ces précautions prises ne suffisent cependant pas à balayer les craintes et les rancœurs des habitants.

Certaines personnes âgées, arc-boutées sur leurs souvenirs, refusent tout net de déménager. Ainsi Joséphine, 94 ans. Sa baraque rénovée à sa façon est chère à son cœur et elle espère bien y finir ses jours. Quant à Michel, 7 ans à son arrivée en 1956, il puise dans les toiles de son enfance la force de survivre. *"Le chantier de rénovation du camp, moi je m'en fous,"* dit-il.

Pour Matthieu Samel, le porte-voix des anciens, *"cette rénovation arrive cinquante ans trop tard"*

Mais les pelles mécaniques sont à l'œuvre. Plus inexorablement que ne le fait le temps, elles broient le passé pour le faire rentrer dans les pages de l'Histoire.

Maïté Urruela

Pour en savoir plus :
<http://www.rapatries-vietnam.org/cafi-histoire.php>
<http://matthieusamel.canalblog.com/>